

# L'expédition humaine

## *Antarktikos*

Christian Saint-Pierre

Numéro 95 (2), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. (2000). Compte rendu de [L'expédition humaine : *Antarktikos*]. *Jeu*, (95), 19–21.

# L'expédition humaine

C'est bien connu, nous sommes à l'ère de l'extrême : sports extrêmes, expériences spirituelles extrêmes, pratiques sexuelles extrêmes... Comment parvenir à sonder ces extrémités au théâtre, alors que notre époque banalise ces manifestations, leur retire toute signification en confondant superficiel et spectaculaire avec sensible et véritable ? C'est pourtant bien à une de ces expériences limites que Michel Monty a voulu rendre hommage avec sa dernière création, *Antarktikos*, une vaste expédition, anthropologique et existentielle, qui évoque le périlleux trajet de l'homme sur la voie de sa connaissance.

## *Antarktikos*

TEXTE DE DAVID YOUNG ; TRADUCTION D'ANDRÉ RICARD. MISE EN SCÈNE : MICHEL MONTY, ASSISTÉ DE JOSÉE KLEINBAUM ; DÉCOR : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : MARC SÉNÉCAL ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ; MUSIQUE ORIGINALE : JEAN-FRANÇOIS PEDNÓ ; ACCESSOIRES : PATRICIA RUEL ; MAQUILLAGES : PIERRE LAFONTAINE ; EFFETS SPÉCIAUX : SYLVAIN RACINE. AVEC RÉAL BOSSÉ, NORMAND D'AMOUR, STÉPHANE DEMERS, RICHARD FRÉCHETTE, GÉRALD GAGNON ET JEAN TURCOTTE. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 11 JANVIER AU 12 FÉVRIER 2000.

Méconnu au Québec, David Young, l'auteur de *Inexpressible Island* (traduite en français par André Ricard sous le titre *Antarktikos*), est une figure importante de la dramaturgie et de la littérature contemporaines en Ontario. Le Théâtre de la Manufacture nous le fait découvrir en nous offrant cette fiction qui relate l'aventure de six soldats britanniques partis en 1912 pour une expédition scientifique au pôle Sud. En scène, six hommes condamnés à survivre sous un abri de glace durant les sept mois d'une interminable nuit hivernale. C'est sans prétention historique que Young recrée ces événements ; il met en lumière ce qui

sert son propos, utilise les faits comme matériau dramaturgique. Cela donne lieu à une écriture très juste, une structure dramatique qui exploite les scènes de groupes comme les moments de solitude où les personnages se livrent, au cœur de cette nuit éternelle, à de véritables confessions. On assiste à un jeu adroit entre le courage et la résignation, à une véritable incarnation scénique de cette détermination pleine de doutes qui caractérise si bien la race humaine.

*Antarktikos* est un de ces spectacles qui misent autant sur la forme que sur le contenu ; il offre un regard pénétrant sur la condition humaine tout en usant fortement, quoique avec mesure, des dimensions visuelle et sonore. La scène est une vaste boussole fracassée, dont les morceaux épars et superposés évoquent la banquise sur laquelle les acteurs évoluent – d'ailleurs souvent à la manière de phoques. L'intérieur et l'extérieur de l'abri sont distingués par un stratagème scénique efficace ; c'est en glissant par le fond, sous la structure, puis en ressortant par une issue à l'avant-scène que les acteurs déterminent cette dichotomie fondamentale dans la spatialité du spectacle. Cette plate-forme est, de plus, recouverte par une large coupole blanche qui englobe le spectateur en évoquant les parois d'une construction de glace ou encore l'étendue infinie de la voie lactée. Les éclairages froids mais nuancés de Martin Labrecque – incluant la réalisation scénique d'une superbe aurore australe – savent



tirer profit des trouvailles scénographiques d'Olivier Landreville. La musique et les effets sonores éoliens parfois impressionnants de Jean-François Pednô propulsent cet univers et lui donnent l'aura qui sied à une épreuve de ce type, au bout du monde. Un univers non pas mû par un souci de réalisme, donc, mais plutôt par une certaine métaphorisation, une vision personnelle du pôle Sud, à la fois impitoyable et magique, cruel et mythique.

*Antarktikos* de David Young,  
mis en scène par Michel  
Monty. Théâtre de la  
Manufacture, 2000. Sur la  
photo : Gérald Gagnon, Jean  
Turcotte, Stéphane Demers,



Réal Bossé, Richard  
Fréchette et Normand  
D'Amour. Photo : Lyne  
Godin.

Le défi des six acteurs était d'atteindre et de conserver le ton imposé par la situation. Ils parviennent à rendre crédible ce terrible huis clos : l'enfermement, le froid, la faim et surtout l'état dans lequel ces événements les plongent, les nouveaux rapports que cela induit entre eux. Pour survivre, ils se dotent de règles précises, des codes qui vont leur permettre de cohabiter et de défier la mort dans un espace à la fois restreint et immensément grand. Ces duels, ces rivalités, mais aussi cette solidarité viscérale, tout cela est rendu palpable et vraisemblable par l'interprétation des acteurs. Chaque comédien parvient à composer un personnage distinct, à lui donner sa couleur, à inscrire son histoire individuelle au milieu de ce microcosme.

La mise en scène de Michel Monty orchestre cette entreprise avec beaucoup de sobriété, en misant sur la vérité du jeu, donnant avant tout à voir, au cœur de la tempête, l'intériorité des membres de cette expédition. Les relations qui unissent ces hommes sont complexes : ils sont militaires et, par conséquent, soumis à une certaine hiérarchie ; ils ont des rôles précis et des expertises différentes qui les rendent indispensables les uns aux autres. Malgré tout, l'instinct grégaire est miné, les préoccupations individuelles entrent en conflit avec celles du groupe, sans compter les rivalités et les abus de pouvoir qui viennent envenimer la situation. Comment conserver son intégrité, penser à sa survie, sans nuire aux autres ? Comment garder espoir quand votre partenaire est en train de perdre sa jambe, noircie par le froid ? Pour garder l'esprit éveillé, ils s'imposent des causeries ; ils le font pour se rappeler qu'ils sont humains et aptes à utiliser leur faculté de juger, de discourir : la rhétorique devient alors un port d'attache, un mirage d'humanité.

C'est cette interdépendance, cette dynamique bien particulière de la survie humaine qui est mise de l'avant ; c'est par elle que le propos de l'œuvre acquiert sa dimension universelle. L'orientation générale de la mise en scène est contenue dans un seul terme clé : la déconstruction. C'est un *processus* que Monty a porté à la scène : l'évolution de six individus, de six représentants-cobayes de l'esprit humain, dans une situation où tous les repères s'évanouissent. La pièce se déroule, triturant les notions de temps, de pouvoir, de savoir et de valeur ; elle nous offre le cruel spectacle de six identités en déconstruction, six hommes forcés de revenir à ce en quoi ils croient le plus féroce-ment. Il leur faut donner un sens à cette expérience, quelque chose qui restera et qui, à la manière des pyramides égyptiennes, leur assurera une certaine immortalité.

Toute cette aventure aurait pu prendre des airs de combat entre l'homme et la nature ; alors qu'en réalité il ne s'agit que d'une rencontre de l'homme avec ses propres limites. Cette production fait la preuve qu'il est possible de proposer une réflexion philosophique sur scène, sans sacrifier la poursuite d'une théâtralité qui donne sens à l'entreprise artistique. *Antarktikos* parvient à incarner un questionnement universel ; c'est en les portant à la scène, en donnant chair à ces enjeux déterminants pour l'homme, à ces questions de fond, que le spectacle renouvelle cette quête perpétuelle. Une quête qui n'a pas fini d'être éclairée et réorientée par l'expérience de l'extrême. **J**